Notes

1. Fort peu de coquilles en effet à signaler : p. 41, l. 2, Corbin pour Sorbin ; p. 63, l. 1, *succintly* pour *succinctly* ; p. 97, n. 224, *Qamvis* pour *Quamvis* ; p. 103, dernière l., *extremement* (mais Payen a en fait écrit *excessi/vement* : v. son annotation ms. sur le f. de garde, p. 132) ; p. 105, l. 7, Dupuys ; p. 111, l. 33, *libre* pour *livre*.
2. *Ma Bibliothèque poétique*, Genève, Droz, t. II, 1990, p. 326. Les 8 vol. mss. ont été préemptés à Drouot lors de la vente du 30 janv. 1998 (v. cat. *Bibliothèque d'un amateur savoyard*, n° 67, p. 23–25, avec reproduction de la 1^{ère} page du *Discours*).
3. Le fort cloisonnement entre l'introduction et le texte italien proposé ensuite est le seul reproche que l'on puisse adresser à cette publication ; comme si cette reproduction anastatique était le *prétexte* à une synthèse sur La Boétie, alors qu'elle aurait dû en être le *pré-texte*, au sens étymologique. On aurait ainsi aimé que Mme Panichi portât un jugement circonstancié (plus développé que les minces relevés des p. 102–103) sur les qualités de la traduction de Paribelli. Le républicain s'y montre-t-il, paix à ses cendres, *traditore* ? Les collations rapides auxquelles nous nous sommes livré, mais notre avis est infiniment moins autorisé que celui d'une italophone, indiquent que le texte de La Boétie est rendu avec vigueur et fidélité, beaucoup mieux, paradoxalement, que dans l'adaptation en français moderne publiée à Paris en 1789 (BEF. n° 84).

James J. Supple. *Les Essais de Montaigne. Méthode(s) et méthodologies*. Études montaignistes, 36. Paris, H. Champion. P. 431.

À partir des mises en garde formulées par J.-Y. Pouilloux dans *Lire les Essais de Montaigne* (Maspéro, 1969), une nouvelle critique montaigniste s'est dressée contre la lecture autobiographique et moralisante qui s'appuyait sur un « florilège » de passages épars ordonnés à dessein par le critique. J. J. Supple publie alors *Arms versus Letters. The Military and Literary Ideals in the « Essais » of Montaigne* (Oxford, Clarendon Press, 1984), ouvrage sévèrement critiqué par cette « nouvelle vague » lors de sa parution. Dans le présent ouvrage, il leur répond (p. ex., p. 80 : « la critique traditionaliste [...] n'a nullement besoin de rester sur la défensive »). Il structure, donc, cette étude de façon à démontrer les lacunes — et apports éventuels — de chaque « chapelle » en vue d'une connaissance approfondie d'essais spécifiques (Première et Deuxième Parties), de regroupements d'essais et de l'œuvre entière (Troisième Partie). De fait, il singularise l'œuvre de chaque chercheur en soulignant ses spécificités.

La graphie « méthode(s) » du sous-titre de cet ouvrage indiquerait la volonté d'explicitier la (ou les) méthode(s) de *dispositio* et d'*elocutio* constituant les *Essais*. Les « méthodologies » sont celles des critiques (traditionnelles et modernes) que notre collègue se donne pour tâche d'analyser. Ainsi, au fil de ses chapitres et grâce à une compréhension plus approfondie des diverses lectures, on serait amené à « se mettre de plein-pied » (p. 99) avec l'œuvre pour mieux discerner *la (les) méthode(s)* dont Montaigne se serait servi pour transmettre ses idées (« des idées précises »

[p. 17]), en particulier sur la morale et le politique, mais aussi sur la religion et la politique. Pour y parvenir, l'étude présente trois stratégies d'analyse. D'abord, l'une consiste à ne pas dissocier les formes isolées de leur contenu — parti pris affiché et reproche principal asséné aux lectures qu'il critique, par exemple, les analyses sémiotiques de Jules Brody. Il préconise et exerce la contextualisation des composantes de l'œuvre à tous les niveaux : du mot (p. ex., « souple » [p. 206]), de chaque passage dans l'essai (p. 91) et ses « articulations signifiantes » (p. 423), de l'essai dans une suite d'essais (chapitres 12 et 13), dans l'œuvre entière (p. ex., p. 289–90), dans l'œuvre sous la contrainte d'inter-textes (p. ex., le *De finibus* de Cicéron [p. 60–63] ; l'œuvre de Saint-Augustin, [p. 168]), et tout cet ensemble déterminé, délimité par l'extra-texte : les événements contemporains aux différentes séances de rédaction des *Essais*. Ensuite, une autre stratégie affichée découle de la distinction méthodologies/méthode(s) : la mise en opposition (« les interstices laissés dans le texte » [p. 28]) de la subjectivité de toute lecture (p. 17 et 48), dont profiterait Montaigne (en adoptant « un régime allusif » [p. 99], et en évitant les « parolles de liaison et de coustures » [III, 2]), et « l'objectivité » : ce que l'essayiste a pu transmettre et imposer au lecteur (« caractéristiques objectives » [p. 68]). Bref, les contraintes que Montaigne lui-même aurait érigées à toute lecture de son œuvre — malgré les affirmations contraires des *Essais* dont certaines sont citées par Supple.

Supple semble, ainsi, faire reposer toute la structure de cette étude sur la présence de ce qu'Antoine Culioli a appelé les *traces* d'organisation des notions dans le texte. Dans ce modèle, le lecteur, devant le texte, sait que les notions sont à jamais hors de sa portée, mais il reste des *traces* des diverses opérations mises en œuvre lors de l'acte d'énonciation de ces notions dans la syntaxe ou d'autres contraintes exercées sur le texte. Dans une recherche comme celle de Supple qui fait de ces *traces* — élargies pour inclure la *dispositio* et l'*elocutio* — l'objet de ses analyses, en vue de révéler la (les) méthode(s) de Montaigne, le modèle exigerait d'abandonner la chimère de trouver les notions premières (les « représentations mentales » de Montaigne dans telle ou telle situation hors texte) et d'accepter que les *traces* toujours *a posteriori* ont valeur de constructions par le lecteur-chercheur.

Or, Supple affirme respecter une distinction entre le Montaigne historique et les autres visages de Montaigne ; ces derniers seraient des « constructions » issues de ses propres analyses du texte. Si les « méthode(s) » et les pensées qu'ils transmettent provenaient effectivement de ces « Montaigne », d'une subjectivité qui se heurte à des *traces*, dont le caractère *a posteriori* ne ferait plus aucun doute, le Montaigne historique, objectif, et ses pensées seraient exclus du texte analysé. Il tient, d'ailleurs, à rappeler l'impasse que constituent « les inférences de la vie à l'œuvre et de l'œuvre à la vie » (p. 264). Le texte serait-il, alors, un *site* auquel seule la subjectivité du critique fournirait une valeur ? Il affirme aussi — si besoin était (au moins depuis Planck et Heisenberg) — que « l'objet perçu par deux critiques littéraires ne sera jamais le même » (p. 155). Or, l'étude de Supple installe une opposition entre deux genres de critiques — thématique (moraliste), historique/poétique, littéraire — dont il compte construire la synthèse. Ainsi, compte tenu

des mots soulignés ici par Supple, l'objet perçu par deux critiques thématiques ou historiques pourrait éventuellement être le même. D'ailleurs, les exemples de lectures opposées d'un même essai et résumées par deux tableaux — censés démontrer que de prémisses différentes découlent des conclusions différentes mais tout aussi valables — dépendent, tous deux, de découpages et de rapprochements thématiques (chapitres 1–3). En fait, la distinction entre les multiples Montaigne disparaît rapidement, au profit du Montaigne historique, « l'essayiste ». Supple soutient que « l'essayiste » y a servi une leçon d'économie politique à Henri III « malgré le constant enchaînement de matières en apparence les plus disparates » (p. 329) qui s'installe à demeure dans le texte des *Essais* « consciemment structuré » (p. 179) ; ses intentions étant traduites par des « signaux » plus ou moins « explicites ». De fait, Supple identifie le *moi* des *Essais* au Montaigne historique qui « [fait] allusion à ce qui a dû être un moment délicat dans ses négociations avec les grands du royaume » (p. 219). L'extra-texte valide la dimension biographique du texte, surtout les références aux Guerres de religion/à la Guerre civile (voir Troisième partie). De concert avec les « articulations significatives » de chaque essai, l'extra-texte historico-objectif devient la source principale de contraintes sur l'interprétation des pensées de Montaigne dans le texte, ne laissant à la subjectivité qu'un rôle de figuration.

Ainsi, à la contextualisation des éléments du texte s'ajoute, finalement, une stratégie dominante : l'étude de « la dimension historique des *Essais* », en particulier la spécificité historique de ses différents états et ajouts dans leur cadre événementiel. Lorsqu'il compare les analyses proposées par G. Nakam sur le rôle de la Ligue avec les siennes, il n'est plus question d'objet différent, ni de subjectivité du lecteur. Malgré l'absence d'études sur les pamphlets ligueurs et loyalistes, « une lacune dans l'approche de Mme Nakam » (p. 386), Supple insiste sur les ressemblances, en particulier sur « ce que Mme Nakam dit à propos de l'ambiguïté de ce texte » (p. 400), dont il serait impossible de savoir si les passages rédigés après 1584, et faisant allusion à un conflit contemporain (ou à ses participants), renvoient à une guerre livrée par le roi aux Protestants ou aux Ligueurs.

Les « méthodes » de persuasion signalées par Supple reposent sur « [le recours par Montaigne] à des stratégies indirectes » (p. 405) diverses. Le « flou volontaire » (p. 414) qui occulte les dates et les lieux des événements, peut généraliser leur portée, donner l'impression d'« un observateur impartial » (p. 413) et valoriser sa position personnelle : le loyalisme modéré. Une autre mécanique aurait pour objectif de communiquer une attitude plus conciliante dans la querelle des femmes. Cette stratégie consisterait à généraliser une faiblesse citée comme féminine pour y assujettir le *je* et le lecteur grâce, entre autres, au *nous*, et à particulariser, le plus souvent par des épithètes (« testues », « desraisonnable[s] » [p. 285]), celles qui, sous l'influence de ces faiblesses, auraient eu une conduite inacceptable. Une dernière « méthode », celle des commentaires (intégrés parfois à des époques différentes) qui se suivent dans le texte, et que le lecteur pourra interpréter de façons diamétralement opposées, tendrait à produire un « nivellement » des parties en cause tant politiques que religieuses. Bref, la position de

Montaigne ne paraîtrait que de façon « oblique » (un leitmotiv de cette étude, tout comme l'expression « veuë oblique » extraite de III, 9), suggérée (p. ex., p. 382, p. 415) mais pas explicitée.

Ces méthodes de persuasion toucheraient la partie moins « intelligente » de son lectorat contemporain. Car, selon Supple, « Montaigne s'adresse à deux lectorats » (p. 427) ou, peut-être, trois : au lecteur moins intelligent, au lecteur intelligent ou « diligent lecteur » et à de possibles lecteurs « initiés ». Et il emploierait des méthodes qui conviennent aux trois : au premier — en gros, la noblesse d'épée —, une rhétorique directe ou indirecte, des « arguments plus faibles susceptibles de plaire aux lecteurs moins intelligents » (p. 428), ainsi que « le recours constant aux analogies et aux oppositions qui invitent [le lecteur] à participer activement à l'élaboration du sens » (p. 424) ; au second, des indices (« signaux ») qui paraîtront au « lecteur qui voudra s'engager dans le débat » (p. 43) ; et enfin, aux autres, ce que Supple évoque très brièvement en citant l'essai II, 12 : « la viande crue » (p. 428), sorte de « substantifique moëlle ».

L'ouvrage de J. J. Supple vaut par la qualité des résumés d'une vaste gamme d'écrits montaignistes, mais l'homogénéité épistémologique qu'il instaure entre les critiques posera un problème aux théoriciens. Sa lecture « éclectique » (p. 70) se voudrait une synthèse *sélective* de la discontinuité radicale, de la construction du Sujet, de l'interaction du sujet et de l'objet, entre autres, et la valorisation par des références à des documents historiques perçus comme objectifs. Il en retient « l'importance du non-dit, du sous-jacent et de l'implicite dans les *Essais* » (p. 430) — textes lacunaires qu'il comblerait grâce à l'extra-texte. Un thème récurrent de l'ouvrage semble indiquer pourquoi il aplanit ces modèles théoriques : toute conclusion dépend de la perspective de lecture et toute perspective de lecture est valable. Ainsi, malgré son positivisme avoué « qui masque l'enjeu philosophique de toute lecture approfondie des *Essais* » (p. 22), l'analyse thématique et moraliste le serait aussi. On peut alors légitimement se demander si, foncièrement, et malgré ses protestations d'ouverture à la modernité, cette étude n'est pas un approfondissement de l'analyse des stratégies indirectes développée dans *Montaigne's Deceits* de M. McGowan. Enfin, Supple se garde bien de vouloir « prescrire les règles auxquelles devrait obéir la critique » (p. 430). Il souhaite que la critique s'améliore grâce à une théorisation tempérée par une « pratique critique continue » (p. 419), à laquelle on pourrait préférer une *pratique théorique* (Henri Meschonnic).

À noter enfin que certains chapitres découlent de travaux antérieurs de l'auteur ; deux sont signalés explicitement — dont un dans le corps du texte (p. 316, le chapitre 11 fondé sur une communication, sans autre précision) — et un autre ne l'est pas du tout : le chapitre 14 reprend, en approfondissant les relations potentielles entre le texte et la Ligue, un article de 1992, « Montaigne and the French Catholic League », *Montaigne Studies*, vol. IV (1-2), p. 111-26, — article oublié dans la bibliographie.

MICHEL LIDDLE, *Université d'Ottawa*